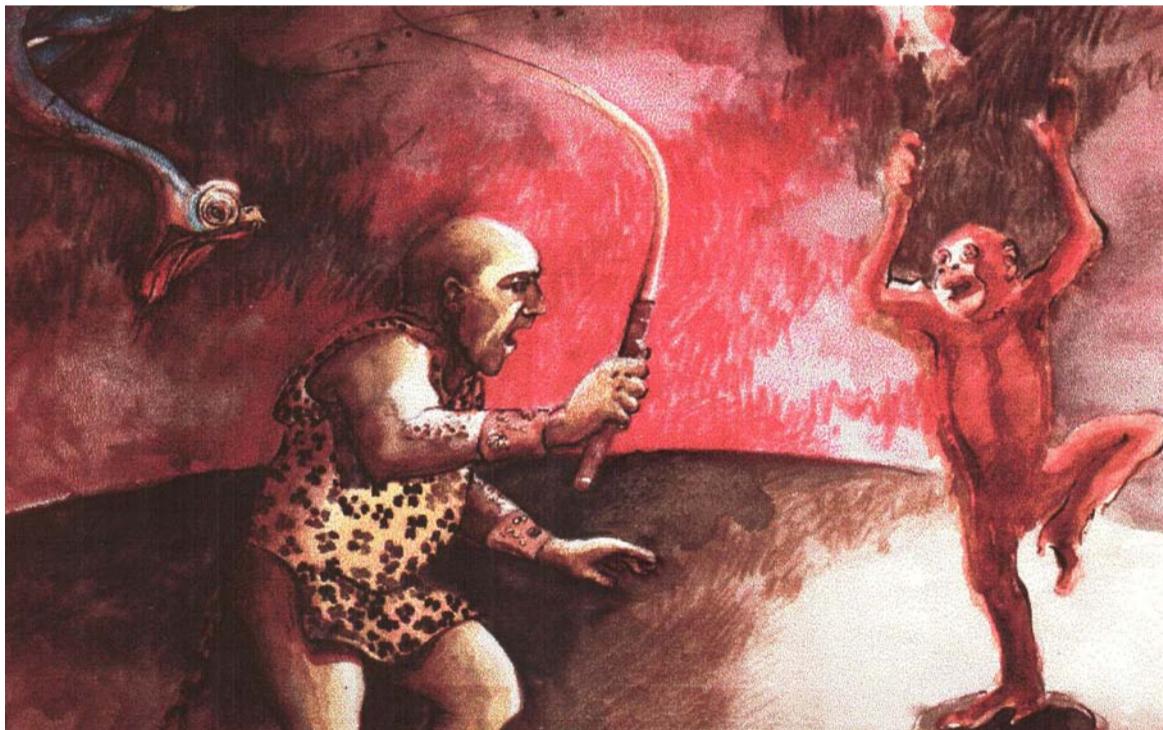


Le cirque de l'homme-serpent



Illustrations : Marie-Hélène Manis
Texte : Eric Thézé

Chapitre 1 Le serpent d'Alice

Du bout du, chemin. venaient des cris. Des hurlements couraient à toute vitesse vers notre caravane.

- « C'est Alice», dit son père en posant son livre sur la table. Il n'avait pas eu besoin de tourner la tête : il n'y avait qu'Alice pour pleurer de cette façon.

- « Cette Ali-sotte est encore tombée! » dit en riant Samuel, son grand frère. Lui non plus ne leva pas la tête. Il terminait un dessin : un paysage de toutes les couleurs, assez étrange, qui représentait entre des arbres verts, des tentes et des voitures arc-en-ciel occupées par des animaux sauvages.

- « Elle pleure, Alice. » répéta deux ou trois fois sa petite soeur, Pauline, tandis que leur maman allait chercher du coton et du désinfectant pour soigner la blessure d'Alice.

Alice est une petite fille de quatre ans. On lui en donnerait facilement deux de plus car elle est très grande. Elle a de longs cheveux, le plus souvent tressés. Et les plus beaux yeux du monde. Quand. elle arriva ils étaient pleins de larmes. Elle tendait sa main qui saignait un peu.

- « Comment as-tu fait ton compte ? »

Entre deux sanglots elle répondit :

- « par terre », ce qui, dans le langage d'Alice voulait dire : je suis tombée par terre.

- « Qu'est-ce qui t'a fait tomber par terre? »

- « Le serpent. »

Un serpent? Ce fut tout un remue-ménage. Dans son coin la petite Pauline levait la main et disait d'un air menaçant:

- « Méchant serpent ... méchant. »

- « Où as-tu vu un serpent. »

Alice indiqua du doigt un grand arbre, à cinquante mètres de la caravane, planté au sommet d'une petite colline.

- « Il t'a mordu? »

Elle fit signe que non.

- « Quelle taille avait-il ce serpent? »

Elle se dressa sur la pointe des pieds, les bras grands ouverts. Elle mimait une espèce de géant.

- « Un grand serpent ? ça n'existe pas en France les grands serpents ! »

De nouveau Alice tendit les bras en gonflant les joues. Tout le monde riait. Elle se retrouva sur les genoux de son père qui disait:

- « J'ai une fille à qui il arrive toujours des histoires extraordinaires. »

Le seul qui n'avait pas ri - car Alice elle-même avait fini par s'amuser avec les autres - c'était Samuel. Pourtant il aimait ça, les blagues. Quand on racontait une histoire drôle il éclatait de rire et, de le voir si joyeux, les autres rires redoublaient autour de lui. Mais ce jour là, l'aventure d'Alice était arrivée juste au moment où, dans son dessin, il représentait un inquiétant serpent enroulé autour du volant d'une grosse voiture bleue métallisée. Depuis un bon moment il ne parvenait plus à améliorer ce qu'il avait fait, ni à le quitter des yeux. Quelque chose d'étrange se passait en lui : il avait l'impression de survoler le dessin, d'en perdre de vue les détails pour ne plus distinguer que le serpent qui s'agitait et sur lequel il aurait voulu se laisser tomber pour le dévorer à coup de bec ! Sans un mot il se leva de sa chaise et se dirigea vers le grand arbre qu'Alice avait indiqué.

Samuel avait six ans. Les cheveux très courts, coiffés en brosse. Quand il ne riait pas, il semblait sur ses gardes. Toujours aux aguets. Tournant la tête d'un côté puis de l'autre, comme il avait vu faire au zoo les grands oiseaux de proie. Ses yeux cherchaient

à saisir ce que les autres voulaient, ce qu'ils pensaient.

Le bruissement des cigales l'aidait à avancer sans se faire entendre. A chaque pas il faisait attention à ne pas faire craquer de brindilles de bois. Il approcha de l'arbre en se plaçant dans son ombre. De l'autre côté, appuyé au tronc noueux, deux hommes parlaient. Samuel entendait des bribes de phrases, sans les comprendre. Ce n'était pas une discussion ordinaire. L'un des deux semblait très en colère. L'autre répondait plus doucement. sa voix sifflait. Samuel approcha encore. Il retenait sa respiration pour mieux entendre ce qui se disait.

- « Il ne sss fallait pas sss la laisser s'en aller. »

La voix sifflante parlait d'Alice! Samuel sentit son cœur battre. Comme un tambour. C'était comme si, de l'intérieur, on lui frappait sur les côtes. Un instant il eut peur d'être découvert. Derrière l'arbre celui qui venait de parler d'Alice bougea un peu. Son ombre se projeta sur le sol, à côté de celle du tronc. Ce n'était pas une ombre normale! Elle avait bien une tête, mais perchée au bout d'un long cou, démesuré, ondulant. En le regardant mieux Samuel vit que ce long cou était en train de diminuer. Des bras minuscules semblaient lui pousser, tandis que sa tête se rapprochait des épaules; peu à peu l'ombre prenait une apparence humaine ...

- « Assez ! gronda l'autre voix, tu sais qu'il faut attendre la nuit! »

- « Sss encore et toujours sss attendre ... C'est bon pour les autres! »

- « Pour toi aussi ! »

- « Sss d'accord, d'accord. Sss inutile de rester ici. »

Samuel les laissa s'éloigner. Par chance ils descendirent de la colline par l'autre chemin sans s'apercevoir qu'ils avaient été entendus. Dès qu'il fut seul Samuel tourna les talons et s'enfuit en courant vers la caravane. Personne ne s'était aperçu de son absence. Il se remit en face de son dessin. Mais il n'avait plus envie de dessiner. Il réfléchissait. Les yeux dans le vide. Personne ne le croirait, s'il racontait qu'il avait vu un homme-serpent!

Chapitre 2 L'arbre du serpent

On aurait dit qu'elle le faisait exprès ! Samuel avait beau lui faire signe de s'éloigner un peu des parents, Alice restait là, sans rien faire. Alors il prit un bout de bois, en donna un autre à sa soeur et la défia : « Tu veux te battre ? Toi, tu es le pirate. » Il ne dit pas ce qu'il était lui. Alice se lança dans la bataille. Peu à peu, Samuel reculait, pour l'entraîner un peu plus loin. En quelques instants ils arrivèrent au petit mur de pierre qui marquait la fin de leur emplacement. De l'autre côté se trouvaient les tentes d'une famille anglaise. On pouvait parler tranquillement : ils ne comprenaient pas le français!

Samuel arrêta de jouer et demanda: - « C'était quoi ton serpent? »

Alice fit un petit signe de tête, comme si elle ne savait plus de quoi il s'agissait. Elle était comme ça Alice, elle parlait en oubliant un mot sur deux, et ses idées aussi elle les oubliait. Ou faisait semblant de les avoir oubliées ...

- « Je suis allé le voir ton serpent, derrière l'arbre là-bas. » Elle le regardait sans bouger. Comme il s'était arrêté de parler, elle ouvrit un peu la bouche en tirant ses lèvres sur ses dents, ses yeux brillaient. Elle faisait cette mimique à chaque fois qu'elle voulait éviter de répondre. Avec les adultes cela marchait très bien : ils se mettaient à rire et passaient à autre chose. Samuel ne se laissait pas avoir si facilement.

- « Je l'ai vu ton serpent. »

Elle referma la bouche et fit signe que non : ce n'était pas possible qu'il l'ait vu,

puisque leur père avait dit qu'un si grand serpent on n'en voyait pas chez nous.

- « Toi tu l'as vu ! »

Toujours non de la tête. De chaque côté ses tresses ondulaient.

- « Tu l'as rêvé alors ? »

Hochement de tête: oui. Suivi d'un: non. Ce n'était pas un rêve! Elle ne dormait pas.

- « Il était grand comme un adulte ton serpent? » Hochement de tête : oui.

- « Et il parlait? »

Hochement de tête.

- « En sifflant ... sss ... comme sss ça ? » Oui.

- « Je l'ai vu tout à l'heure. Il avait une drôle de sss voix sifflante. »

Samuel hésita à lui révéler ce qu'il avait vraiment vu. Il préféra continuer à parler du serpent.

- « Est-ce qu'il t'a vue? » Hochement de tête : oui.

- « Alors tu t'es enfuie en courant. »

Il ne posait plus de question. Il imaginait à haute voix ce qui s'était passé, vérifiant dans les yeux de sa soeur si elle était d'accord avec ce qu'il disait.

- « Tu allais jouer avec ton amie, la petite rousse qui habite dans la caravane bleue au bout du chemin. Tu as entendu des voix bizarres... tu as vu une ombre... »

Elle fit signe que non.

- « Pas une ombre? Un bout de serpent alors ... un grand tuyau vivant enroulé autour de l'arbre. Que faisait-il au pied du chêne? Il descendait sans doute ... Oui, rien de plus facile pour un serpent que de se cacher dans les branches d'un arbre. Il descendait... Et pourquoi est-il descendu? »

Samuel regardait en silence le chêne au sommet de la colline. C'était un grand arbre. Son tronc était si élancé, ses premières branches si hautes, qu'aucun enfant et même aucun homme n'aurait pu y grimper.

- « Il est descendu parce qu'il avait soif, ou faim. » Alice haussa les épaules. Elle murmura:

- « ... mieux en haut... », ce qui signifiait: tu ferais mieux de te demander ce qu'il faisait là-haut.

- « Il doit y avoir quelque chose dans l'arbre. » répondit Samuel.

Il ne quittait pas sa soeur des yeux. Tous les deux avaient la même idée : il faudrait aller voir de plus près !

Chapitre 3 Dans le hangar

D'abord : trouver une échelle! Le reste de l'après-midi ils visitèrent les bâtiments situés à l'entrée du camping, dans l'espoir d'en trouver une assez grande.

C'était un ancien garage agricole. Les propriétaires avaient commencé à ouvrir un de leurs champs aux campeurs quand la ferme avait cessé de leur rapporter suffisamment d'argent pour vivre. Il y a quelques années on trouvait ici des vaches et des champs de luzerne. Et puis la vie avait changé. Les vaches étaient parties. Dans les prés on avait creusé une piscine, semé du gazon. Les vacanciers s'étaient multipliés, avec leurs tentes et leurs caravanes. Dans le garage on trouvait encore du vieux matériel, des herses, un vieux tracteur et une foule d'outils. Normalement il était interdit d'y entrer:

- « C'est très dangereux !» avait dit la propriétaire du camping en regardant les enfants, le jour de leur arrivée.

Mais où trouver une échelle sinon dans cette remise ?

Samuel et Alice jetèrent un coup d'oeil à l'entoure pour vérifier que personne ne les surveillait, puis ils entrèrent rapidement. Ils commencèrent par se cacher derrière le tracteur. Alice voulut monter dessus, mais son frère la rattrapa en lui faisant signe de se tenir tranquille :

- « Arrête ! Tu vas nous faire repérer ! »

Sans bruit ils s'aventurèrent dans la pénombre. Tout au fond, posée à même le sol, se trouvait une échelle. Une vieille échelle de pompier. Elle était en bois. Donc très lourde. Samuel cherchait un moyen de la transporter quand son regard tomba sur une brouette qui ferait certainement l'affaire. Il allait la chercher quand Alice lui prit le bras. Sans un mot elle leva le doigt vers le plafond. Il faisait sombre. Les fenêtres avaient été cassées et les vitres remplacées par des bâches noires. Il fallut un moment pour qu'il puisse apercevoir ce qu'elle lui montrait.

Ses yeux cherchaient à percer l'obscurité. Comme il faisait pour observer les étoiles, il bougeait légèrement la tête de droite à gauche, puis de gauche à droite, afin de changer d'angle de vue. Soudain il entendit un bruit. Un ronflement. Cela semblait venir d'un côté puis de l'autre. Samuel tourna plusieurs fois la tête. A chaque fois le ronflement lui paraissait venir de derrière. Alice lui tira de nouveau le bras. Elle montrait obstinément le même endroit. Il chercha des yeux dans cette direction. Et du noir se dégagea une forme. Tout en haut, à plus de trois mètres de hauteur, suspendu à une poutre, un homme dormait. Il dormait en ronflant. Il dormait la tête en bas ! A l'oreille de son frère Alice murmura :

- « ... dort en cochon ... », ce qui signifiait : celui qui dort là-haut fait le cochon pendu. Samuel lui fit signe de se taire, l'index dressé devant sa bouche. Puis il prit Alice par la main et l'entraîna au dehors.

- « Nous reviendrons ce soir. »

Toute la famille passa le reste de l'après-midi à la rivière. Il fallait prendre la voiture. Rouler une dizaine de minutes. Passer devant un autre camping. Enfin on arrivait. La route se rétrécissait entre deux maisons plantées là, comme au petit bonheur. En contrebas la rivière se jetait entre les rochers, de cascades en cascades.

Samuel prenait son matelas pneumatique pour descendre le courant. Alice aimait aussi passer les tourbillons, mais elle ne voulait pas le faire toute seule. Il fallait que son père l'accompagne. Pauline, quant à elle, refusait de se baigner. C'était la piscine ou rien ! Elle restait avec sa maman sur de gros rochers ensoleillés.

Quand ils en avaient assez de se baigner, Samuel et Alice essayaient d'attraper les poissons qui nageaient entre les pierres. Ils avaient eu une canne à pêche, mais elle avait été oubliée lors des vacances précédentes, dans une maison en Bretagne. Alors ils avaient inventé un piège à poisson : une sorte de nasse. C'était une bouteille dont le fond en entonnoir était cassé. Samuel avait mis un bouchon dans le goulot, un petit bout de viande dans la bouteille, et il avait posé le tout sur le fond de la rivière. Attirés par l'odeur de la viande, les poissons entraient dans la bouteille, par le fond cassé. Il suffisait alors de sortir la bouteille de l'eau ... avec un poisson !

Avant de les relâcher (car on ne pouvait pas manger de si petits poissons) Samuel montra le plus gros à ses parents. Sa maman lui dit qu'il pourrait peut-être attraper des anguilles.

- « C'est quoi des anguilles ? » demanda-t-il.

Sa maman lui expliqua que c'était un poisson très bon à manger, qui ressemblait à un serpent.

Samuel pensa qu'il faudrait fabriquer une grande nasse, une très grande nasse, pour attraper le serpent d'Alice !

Chapitre 4 Comment ne pas dormir?

Le soir venu on rentra au camping. Ce fut le dîner. Le coucher. Ce jour là il n'y eut rien de plus. Samuel s'endormit le premier. Alice résista un peu plus. Pourtant elle aussi finit par fermer les yeux.

Ils s'étaient dit qu'ils attendraient que tout le monde dorme... Pour s'échapper de la caravane. Pour aller chercher la grande échelle. Pour découvrir ce qu'il y avait dans l'arbre du serpent... Mais comment résister au sommeil ?

Le lendemain matin Samuel envoya Pauline jouer près du hangar. Pour voir. A peine s'était-elle approché de la porte qu'une grosse voix lui dit de s'en aller. Celui qui avait parlé était resté à l'intérieur. Dans l'ombre. Samuel se précipita pour prendre sa soeur par la main et la tirer vers la caravane :

- « Tu vois ! C'est très dangereux les garages. Il y a beaucoup d'outils qui coupent. »

Il parlait le plus fort possible pour que l'homme resté à l'intérieur puisse l'entendre et soit rassuré. Il devait penser : ce ne sont que des enfants qui jouent.

Il fallait trouver un moyen de rester éveillé cette nuit. A l'heure de la sieste - il n'y avait plus que Pauline à faire la sieste ! - Samuel et Alice demandèrent à se coucher. Les parents n'en revenaient pas. Eux qui ne veulent jamais dormir ! Ils se dirent que ce devait être la fatigue des vacances : toujours courir, toujours nager ...

A cinq heures ils dormaient toujours. A six heures leur maman les réveilla :

- « Vous n'allez plus dormir ce soir ! »

C'était exactement ce qu'ils voulaient ! Ne pas s'endormir.

Jamais, de mémoire de parents, on n'avait vu de journée si calme.

Juste après le dîner Samuel et Alice allèrent au lit, en même temps que Pauline.

- « C'est incroyable ce qu'il peuvent dormir ! », fit remarquer leur maman.

Mais ils ne dormaient pas. Ils n'en avaient pas envie du tout. Excités à l'idée de ce qu'ils allaient découvrir, ils attendaient. De temps en temps Alice bougeait un bras, comme si elle imitait la reptation d'un serpent. Samuel imaginait, en fermant à demi les yeux, qu'il était la tête en bas, et que ses bras étaient devenus des ailes sombres.

Enfin leurs parents se couchèrent.

Comment savoir s'ils dormaient vraiment ? Pour la première fois Samuel entendit la différence qu'il y avait entre la respiration de quelqu'un qui dort et celle d'une personne éveillée. Au moment où le sommeil gagne, les inspirations deviennent plus lentes et surtout plus régulières, les expirations plus profondes. Le premier à s'endormir ce fut son père. Puis sa maman. Lorsqu'il se leva de son lit, il s'aperçut qu'Alice aussi était endormie ! Il hésita. Devait-il la réveiller ? Il eut peur qu'elle ne fasse du bruit. Il s'en alla tout seul.

Chapitre 5 En piste !

La caravane était située au bout du camping. Derrière, c'était le mur de pierre qui marquait la limite entre « Les Cigales » (un joli nom pour un camping !) et une sorte de terrain vague qui s'étendait à perte de vue. A peine Samuel fut-il sorti qu'il se retrouva dans le noir. La lune était cachée par de gros nuages. On ne voyait aucune étoile. Il était déjà sorti la nuit avec ses parents, pour aller voir un feu d'artifice ou simplement pour se promener. Mais c'était en ville. Dans les villes il ne fait jamais noir. Samuel avança de quelques pas. Il se buta dans la voiture. Sur le coup il faillit crier, tellement il avait peur. Il avait pris la voiture pour... il ne savait trop quoi : peut-être un monstre ?

Comment faire pour trouver son chemin ? Tout était silencieux. En contrebas il vit les douches et les toilettes qui restaient éclairées toute la nuit. De l'autre côté du chemin

se dressait le mur lézardé de la remise. Jusqu'ici tout allait bien.

Une ombre s'échappa de la grande bâisse en direction des douches. C'était un homme. Un homme normal. Qui allait se laver sans doute. Samuel resta caché derrière un arbre. Au bout de quelques minutes l'homme sortit des douches. Samuel pouvait le voir de face. Dans la lumière. Il tenait un fouet dans sa main droite. Son seul vêtement était une peau de léopard. Sur son visage il portait un masque tacheté, de la même couleur que son habit. L'homme rentra dans le hangar.

Samuel se mit à plat ventre et rampa jusqu'à l'entrée.

L'ancien garage agricole avait changé d'aspect. On n'y voyait plus de tracteur, ni aucun outil. Tout avait été déménagé pour laisser la place à une sorte de piste de cirque en demi-cercle. L'homme habillé d'une peau de léopard faisait claquer son grand fouet. Autour de lui dansaient des animaux sauvages. Un ours brun, un tigre, un guépard moucheté, une panthère noire, un loup maigre et affamé, et d'autres que Samuel n'eut pas le temps de reconnaître. Au-dessus de la piste, enroulé autour d'un trapèze, un serpent jouait aux acrobates. De chaque côté, des singes poilus jonglaient avec des torches enflammées.

C'était tellement beau que Samuel eut envie d'applaudir.

Juste à ce moment le fouet du dompteur effleura l'ours brun. L'ours bondit en avant.

- « Tu pourrais grr faire attention grr à ce que tu fais ! » L'ours brun parlait ! Sa voix était celle de l'homme que Samuel avait surpris en grande conversation avec le serpent d'Alice.

- « Sss moins de sss bruit, nous allons nous sss faire remarquer ! » siffla le serpent trapéziste.

- « Tu peux grr parler de discréction, toi ! » grogna l'ours brun.

- « Sss oui, je peux parler ! sss et j'aimerais bien voir qui pourrait sss m'en empêcher ! »

Le loup maigre et affamé bondit à côté d'un singe jongleur c'était le singe roux -. Dressé sur ses pattes de derrière il parla d'une voix chantante.

- « Ne nous ouhouh disputons pas ! Où ouhouh irions-nous si l'on venait à nous découvrir avant que ouhouh ... »

Il fut interrompu par les deux singes poilus - le roux et le gris - qui se mirent à battre le bord de la piste avec leurs torches enflammées en chantant à tue-tête.

- « Vous ouhouh ne voulez pas m'écouter, reprit le loup maigre et affamé, tant pis pour ouhouh vous ! »

Les animaux s'agitaient en tous sens. Le dompteur fit claquer son fouet.

- « Assez ! Assez ! Reprenez vos places ! »

Comme si le fouet les avait frappés de terreur, les animaux cessèrent aussitôt de parler. Ils restèrent un moment silencieux, regardant par en dessous le dompteur qui continuait de sa voix grave:

- « Demain nous donnons notre première représentation. Vous savez ce que cela veut dire ! »

L'ours brun repris sa position en grognant. Le loup maigre et affamé haussait les épaules. Le serpent sifflait sur son perchoir. Les deux singes poilus riaient sous cape.

Samuel était captivé par ce qu'il regardait. C'était plus magique qu'un rêve. La nuit s'avancait. La chaleur se retirait. Tout à coup Samuel éternua.

- « Aaatchoum ! »

La piste sembla sous le coup d'un charme. On aurait dit qu'une fée avait, de sa baguette magique, changé les animaux et leur dompteur en statues. Une ou deux secondes ils restèrent pétrifiés. Pour Samuel cela dura une éternité...

Les animaux bondirent vers l'entrée du hangar, là où Samuel était couché. Il eut le temps de jeter un regard en arrière, pour chercher à s'enfuir. Un arbre à quelques mètres pourrait dissimuler sa fuite. Mais comment l'atteindre. Les fauves arrivaient à toute allure !

Chapitre 6 Alice fait diversion

Alors on entendit deux coups frappés contre le mur de la remise. Exactement à l'opposé de la porte d'entrée. Deux coups sourds. Les animaux s'arrêtèrent. Ils se retournèrent pour observer le fond du hangar. Deux autres coups sonnèrent.

- « C'est au fond ! » hurla le dompteur.

Les animaux se précipitèrent dans l'ombre. Les singes poilus levaient leur torches enflammées pour tâcher d'y voir quelque chose. Le loup maigre et affamé menait les recherches. Il explorait à toute allure les recoins, les tas de planches...

Samuel profita de ce qu'on ne regardait plus dans sa direction pour s'enfuir à toutes jambes. Il retrouva bientôt la caravane.

La porte était entrouverte. Samuel était pourtant certain de l'avoir refermée en partant. Il entendit des bruits de pas. Quelqu'un approchait. Samuel plongea sous la caravane pour s'y cacher.

Il entendit la voix d'Alice qui lui chuchotait de venir se coucher. Sans rien dire de plus, elle entra dans la caravane. Ils se glissèrent dans leur lit. Un moment plus tard il y eut encore des bruits, des frôlements ... non loin de la voiture. Et puis cela s'arrêta. La nuit s'endormait pour de bon.

Lorsque Samuel s'était levé pour son expédition nocturne, Alice dormait. Il était parti seul. Au bout d'une heure, une heure et demi, Alice ouvrit un œil. Elle ne s'était pas aperçue qu'elle avait dormi. Il n'y avait aucun bruit autour d'elle. Elle se leva, mit ses chaussures en plastique. Sortit de la caravane. En passant, elle avait constaté que Samuel n'était pas dans son lit. Elle le chercha du regard. Les nuages qui obscurcissaient le ciel au moment où Samuel avait quitté la caravane s'étaient dispersés. La lune renvoyait sur le camping une clarté blanche et froide. Les arbres légèrement agités par le vent faisaient peur, comme s'ils avaient été frappés par des esprits errants. Alice prit sa respiration et se jeta en avant. Elle ne savait pas exactement où elle allait. Tout bas elle se répétait le nom de son frère : - « Samuel. Samuel. Samuel. » pour se donner du courage et parce qu'elle voulait le retrouver.

La nuit tous les paysages changent d'apparence. Les chemins disparaissent. Des pierres roulent sous les pieds sans qu'on s'y attende. Des racines sortent du sol et font trébucher. Alice commença par se perdre. Elle avançait. Elle tournait autour d'un arbre. Elle passait derrière une tente. Manquait de tomber à cause d'un fil tendu : un de ces fils qui servent à fixer les toiles de tente au sol. Enfin elle arriva près de l'arbre au serpent. Il était facile à reconnaître : c'était le plus grand, et comme il avait poussé à l'endroit le plus élevé du camping, on pouvait voir tout ce qui se passait à l'entoure. Elle se rappelait de l'échelle. Pour grimper dans l'arbre, il fallait amener l'échelle. Elle regarda en direction de l'ancien garage. Rien ne bougeait. Samuel attendait peut-être là-bas ? Il lui sembla distinguer une lumière à l'intérieur de la remise. Par le chemin qui descendait c'était direct. Il suffisait de marcher droit. On arrivait par derrière, juste au-dessus de la piscine. Alice prit le chemin. Lorsqu'elle atteint le vieux mur du hangar elle put voir par un trou les animaux qui bondissaient de l'autre côté. Elle comprit tout de suite que Samuel avait besoin d'elle. Qu'il allait se faire dévorer. Elle saisit une pierre. Frappa de toutes ses forces contre le vieux mur. Deux fois. De toutes ses forces. Puis elle recommença. Deux fois encore. Plus fort. Elle distingua la silhouette du loup maigre et affamé qui la cherchait en reniflant.

Alice lâcha la pierre et courut le plus vite possible jusqu'à l'arbre du serpent, en remontant le chemin, puis de l'arbre jusqu'à la caravane.

Chapitre 7 Si on allait au cirque !

« Heureusement, tu étais là. », dit Samuel à Alice.

Ils étaient tous les trois, avec Pauline, attablés pour le petit déjeuner. Samuel avait reconstitué l'aventure d'Alice à partir des rares informations qu'elle lui avait donné:

- « ...levée du lit... y'étais perdue dans les tentes... l'arbre serpent... ai tapé le mur ».

Dorénavant les animaux se méfiaient. Ils savaient qu'ils avaient été épiés. Ils savaient même qu'il y avait au moins deux personnes à les avoir vus.

- « Si on veut être tranquille, dit Samuel, il faudra emmener Pauline. Personne ne se méfiera d'elle. » Il se tourna vers elle.

- « Tu veux bien ? Venir avec nous ? »

Pauline était d'accord. Pour une fois qu'on voulait jouer avec elle!

- « Trop petite. » dit Alice qui tenait à montrer qu'elle était bien plus grande que sa soeur.

- « Justement ! répondit Samuel, qui pourrait nous soupçonner, avec une si petite Pauline, d'être ceux qui se promenaient en pleine nuit? »

Il en fallait davantage pour qu'Alice change d'avis. Elle répéta:

- « Trop petite. »

Tandis que Pauline protestait:

- « Pas trop petite, Pauline. Pas petite. »

La voix de leur maman, qui s'était approchée sans qu'ils l'entendent, les fit presque sursauter.

- « Pourquoi est-ce qu'elle n'est pas trop petite, Pauline? » Samuel se retourna. Il ne savait pas quoi dire. Si leur maman découvrait leur secret? Elle renouvela sa question:

- « Alors? pourquoi pas trop petite? »

Avec un grand sourire, Alice répondit: - « Cirque... ce soir. »

Ce qui, dans le langage d'Alice voulait dire: Pauline n'est pas trop petite pour aller au cirque ce soir.

- « Qu'est-ce que tu racontes? Il n'y a pas de cirque ici. »

- « Si ! si ! » cria presque Samuel, tellement il était content qu'Alice ait trouvé le moyen de détourner les soupçons de sa maman et de leur permettre d'en savoir plus sur ce que faisaient ces étranges animaux parlants.

Levant les yeux de son livre, leur père demanda à Samuel de parler moins fort. Puis il l'interrogea sur cette histoire de cirque. Samuel raconta qu'il avait vu des affiches, en allant à la rivière, à moins que ce ne soit en revenant des courses au magasin, il ne savait plus exactement... Sur ces affiches on annonçait la venue d'un cirque pour ce soir!

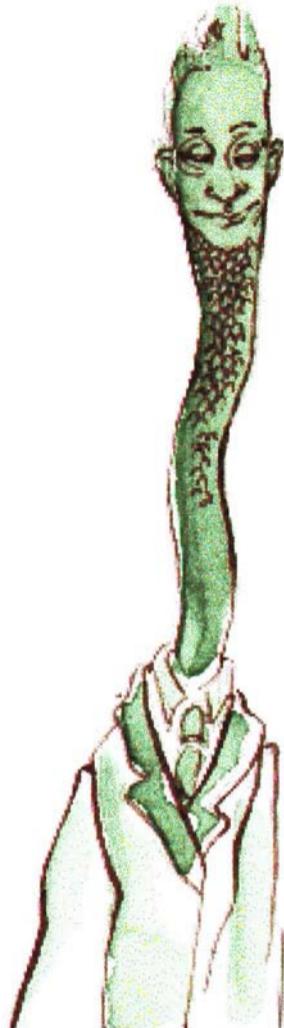
Ni son père ni sa maman n'avaient rien remarqué, mais il fut convenu qu'on regarderait tout à l'heure en allant à la rivière.

Le plus drôle c'est que les affiches étaient là ! A chaque croisement il y en avait une. « Le Grand Cirque » donnait ce soir là une unique représentation sur la place du village voisin. Sur l'image on voyait des singes poilus, un roux et un gris, qui jonglaient avec des torches, un serpent enroulé autour d'un trapèze, qui tenait entre ses anneaux une boule ressemblant au globe terrestre, et, en dessous, dans la piste, des fauves dressés sur leurs pattes de derrière, qui semblaient attendre que elle tombe entre leurs griffes.

Les parents n'en revenaient pas qu'il y ait tant d'affiches et qu'ils ne les aient pas remarquées la veille. En réalité ils ne risquaient pas de les avoir vues : elles avaient été collées dans la matinée ! Pour plus de prudence, Samuel déclara qu'hier il n'y en avait qu'une ou deux et qu'il avait préféré attendre pour en parler. C'était un peu tiré par les cheveux, mais comment ses parents auraient-ils pu se douter qu'ils avaient appris, Alice et lui, dans la nuit et de la bouche même des animaux que la représentation aurait lieu .

On décida d'y aller après le dîner.

A la rivière Pauline joua à être lion, singe ou serpent. Elle demandait sans cesse quand est-ce qu'on irait au cirque. Sans le laisser paraître Samuel et Alice étaient aussi impatients que leur petite soeur. Ils se demandaient ce que diraient les adultes lorsqu'ils entendraient parler les animaux. Samuel entendait encore les paroles du dompteur rappelant aux animaux que ce serait leur première représentation publique: Vous savez ce que cela veut dire ... Vous savez ... Samuel, lui, ne savait pas ce que cela voulait dire : pourquoi cette représentation était-elle si importante?



Chapitre 8 Un cauchemar

En rentrant de la rivière Samuel s'endormit dans la voiture. Il voyait en rêve les animaux du « Cirque de l'homme-serpent ». Il voyait les fauves : l'ours brun, le guépard moucheté, la panthère noire, et un autre animal qui restait dans l'ombre. Tous debout. Comme sur l'affiche. Les babines retroussées. Des torches - ce devaient être les torches des singes jongleurs - montaient et descendaient en tournoyant. Leurs lueurs faisaient briller comme des diamants les crocs des animaux. Il manquait quelque chose à ce rêve. Quelque chose se faisait attendre. Quelque chose allait tomber. Peut-être la boule de l'affiche, enserrée par les anneaux du serpent ? Peut-être autre chose ? Peut-être quelqu'un ? Le rêve s'arrêtait là. Prêt à tomber. A être déchiré par les griffes. Les crocs brillants ...

Quand le moteur de la voiture s'arrêta, Samuel ouvrit les yeux. Il n'avait pas crié. Pas bougé. Son père était sorti. Il avait ouvert la porte arrière en disant aux enfants de descendre. Sa maman s'était dirigée vers la caravane pour ouvrir le auvent. Sans apercevoir la pâleur de Samuel. Le rêve l'avait terrorisé. Son visage avait pris la couleur

des arbres éclairés par la lune. Il dégouttait de sueur. Alice avait toujours un mouchoir dans sa poche. Sans rien dire elle lui essuya le visage. Comme elle faisait à ses poupées après les avoir lavées. Et, parce que les yeux de son frère reflétaient encore la peur qu'il avait éprouvée dans son rêve, elle lui passa le mouchoir sur les paupières, comme elle faisait à ses poupées pour les endormir.

Samuel se demanda si elle avait pu deviner son rêve. Si elle avait seulement compris qu'il avait fait un mauvais rêve, à propos du cirque. Alice ne fit rien pour lui permettre de répondre à cette question. C'était toujours pareil avec elle! On ne savait jamais ce qu'elle avait compris et ce qui lui était passé à côté. Il fallait attendre une heure ou deux pour que cela revienne sur le tapis.

En mettant la table, alors qu'elle apportait les verres et que Samuel plaçait les fourchettes et les couteaux, Alice lui posa un verre sur l'épaule et dit :

- « ... pas regarder ... ».

D'une pichenette elle fit tomber le verre. Samuel sursauta.

Dans son rêve il y avait aussi quelque chose qu'il ne devait pas voir. Quelque chose qui allait tomber... Comment pouvait-elle savoir ça ? ... pas regarder... pas regarder... Samuel n'arrivait pas à compléter la phrase de sa soeur.

Après le dîner on reprit la voiture. Pour se rendre au cirque.

Les enfants étaient si sérieux que leur père fit la remarque qu'on se croirait partir pour un enterrement ! Sur la banquette arrière Alice et Pauline jouaient à plisser les paupières. Tout bas, à l'oreille de sa petite soeur, Alice répétait:

- « ... pas regarder... ...pas regarder ... ».



Chapitre 9 Sous le chapiteau

Il y avait foule. Facilement cinquante mètres de file d'attente avant d'accéder aux billets. Personne ne songeait à s'impatienter. Tous regardaient fixement la vitre de la petite guérite : celui qui donnait les billets, encaissait l'argent, rendait la monnaie ... était un singe. Un singe poilu. Roux de la tête aux pieds. On voyait aussi ses pieds. Il s'en servait pour tamponner les billets!

Un singe capable de compter et de rendre la monnaie : on n'avait jamais vu ça! De loin les adultes disaient que ce n'était certainement pas un vrai singe. Un déguisement! Un homme caché sous une peau de singe. Mais en se rapprochant on était obligé de constater que la silhouette n'était pas humaine. Jamais un homme n'aurait pu se servir aussi bien de ses pieds. Comme s'il avait deux autres bras et deux autres mains, jamais non plus un homme n'aurait eu de si longs bras. Jamais un masque posé sur le visage n'aurait été si mobile, si expressif. C'était bien un singe : un orang-outang. Avec un visage d'orang-outang. Avec des yeux plus petits et plus ronds que ceux des hommes. Avec des dents bien plus grandes que celles des hommes.

Quand on avait payé son billet, on était conduit dans les gradins... par un autre singe! Un autre singe poilu. Gris de la tête aux pieds. Qui marchait en posant ses mains sur le sol, comme le font tous les singes, parce qu'ils n'arrivent pas à se tenir vraiment droit. Après avoir indiqué leur place aux nouveaux arrivants - la bonne place : celle dont le numéro était indiqué sur le billet -, le singe gris, qui portait une casquette, la tendait pour qu'on lui donne une pièce : il ne s'arrêtait pas au hasard, mais toujours devant les parents. Et ne repartait que lorsqu'on lui avait donné une vraie pièce, qu'il rangeait aussitôt dans une poche de sa veste.

Pendant que le public s'installait, un ours brun passait entre les rangées de sièges, portant un panier plein de glaces, de gâteaux, de bonbons... Il servait ce qu'on lui demandait, sans se tromper. Il n'y avait pas besoin de lui montrer du doigt ce qu'on voulait. Il suffisait de dire à haute voix :

- « Une glace à la vanille, s'il vous plaît », pour recevoir exactement ce qu'on désirait. Il prenait les billets qu'on lui tendait. Fouillait avec ses grosses pattes dans la poche ventrale de son tablier, pour trouver les pièces qui lui manquaient, et faisait l'appoint.

Partout sur les gradins les parents murmuraient : - « Incroyable ! »

- « Comment est-ce possible? »

- « C'est inouï! »

- « Vous avez vu ? il n'y a pas un seul être humain ? »

Seuls les enfants avaient l'air de trouver cela normal. Et encore... pas tous les enfants. Les plus grands étaient médusés. Ils regardaient sans y croire ces animaux capables de compter plus vite qu'eux. Ils jetaient de temps en temps un coup d'œil en direction de leurs parents dans l'espoir qu'ils pourraient leur fournir une explication. Mais les adultes étaient complètement dépassés.

Les plus jeunes enfants s'amusaient. Ils s'amusaient même beaucoup. D'abord à cause des animaux. Les enfants aiment les animaux (sauf quand ils sont trop près et qu'ils leur font peur). Ensuite à cause des bonbons, des glaces et des gâteaux car, naturellement, tous les parents achetaient quelque chose, pour voir si l'ours leur donnerait ce qu'ils avaient commandé, et s'il leur rendrait la monnaie sans se tromper. Enfin les petits enfants s'amusaient de voir la tête que faisaient les grands ...

Dès qu'il était arrivé dans la file d'attente, Samuel avait reconnu le singe roux. Plus il se rapprochait de la guérite, plus il avait peur d'être démasqué : peut-être le singe l'avait-il aperçu l'autre nuit, ou repéré son odeur ? Il savait pourtant qu'aucun animal ni le dompteur n'avait eu le temps de le voir. Grâce à Alice. A ses coups dans le vieux mur

qui avaient fait diversion. Tout de même il avait peur.

Il avait peur que l'animal ne sente sa peur. Son père lui avait dit un jour que les animaux reconnaissaient la peur des hommes à l'odeur :

- « Si tu as peur de lui, il le sentira, et il deviendra agressif. »

Lui, c'était n'importe quel animal: un chien, un chat... et pourquoi pas un singe ? J'aurais dû me mettre du parfum, pensa Samuel en avançant encore d'un pas vers le singe roux qui distribuait les billets. Il se disait que le parfum pourrait dissimuler l'odeur de la peur ... Ses yeux étaient attirés par le singe poilu. Il allait bientôt s'apercevoir qu'on le regardait. Il verrait les yeux dilatés d'un petit garçon. Il comprendrait tout. Il sauterait hors de sa guérite...

- « ... pas regarder... », murmura Alice à son oreille. Pas regarder. Non. Surtout ne pas le regarder.

- « ... pas regarder... y voit pas. »

Elle disait cela avec un grand sourire : pour qu'il ne te vois pas, il suffit de ne pas le regarder. C'était un peu bizarre comme raisonnement, mais cela pouvait marcher. Samuel avait détourné les yeux. Il regardait ses pieds. Il avait de moins en moins peur. Encore un pas ou deux. La famille arriva contre la vitre. Le singe roux donna les billets. On passa sous le chapiteau.

Samuel fit pareil avec le singe gris. Ne pas le regarder. Pas dans les yeux. Ne pas le regarder. Ou juste un peu, comme ça, pour être poli, pour faire comme tout le monde. Mais pas dans les yeux. Pour qu'il ne voit pas dans mes yeux que je l'ai déjà vu. Cela aussi sonnait bizarrement dans la tête de Samuel. Il n'était pas certain qu'il y ait dans ses yeux des traces de ce qu'il avait vu la veille, mais comme tout allait bien, comme il n'avait presque plus peur, et même plus peur du tout, il continua à faire comme si seuls ses yeux pouvaient le trahir. Il évitait soigneusement de croiser le regard du singe gris, et celui de l'ours brun... Et la lumière finit par baisser d'intensité : le spectacle allait commencer !

Chapitre 10 Le spectacle du Grand Cirque

Dehors il faisait gris. Le soleil avait disparu. Sous la toile du chapiteau il faisait plus sombre encore. On aurait dit la nuit. Tout en haut un cercle de lumière blanche se mit à briller faiblement. Pareil à la pleine lune. Les spectateurs et la piste étaient couverts d'une teinte uniforme de crème et d'ombre. Le spectacle commençait.

De chaque côté de la piste le singe roux et le singe gris allumèrent des torches. Ensemble ils les lancèrent au-dessus de leur têtes. Les tabourets et le trapèze argentés renvoyaient des éclairs de feu dans les yeux de la foule. Par moment on voyait aussi, selon la place qu'on occupait sur les gradins, des paillettes briller dans le sable...

Les fauves entrèrent sur la piste. Un à un. La panthère noire. Le guépard moucheté. Le tigre. L'ours brun. Le loup maigre et affamé arriva le dernier en traînant la patte. Près du singe roux on vit d'abord une patte noire se poser. Le singe poilu jeta ses torches très haut vers le ciel. Quand elles redescendirent il y avait une tête au-dessus de la patte noire. Et des yeux verts qui continuaient de briller lorsque les torches s'éloignaient. La panthère noire gagna son tabouret. Près du singe gris un souffle plus rapide que le vent manqua d'éteindre les torches. Le guépard moucheté bondit sur le sable et du sable sur son tabouret. Les singes continuaient à jongler. Un temps il ne se passa rien d'autre.

Un bruit sourd envahit les gradins. Un bruit qu'on n'avait pas entendu naître. Un feulement. Qui enfla tout à coup. Qui brusquement dégénéra en cri. Et disparut. Presque. Un bruit qu'on n'entendait pas mourir. Et qui renaissait quand on le croyait parti. Les flammes des torches éclairèrent de longues rayures noires. Le tigre avançait

lentement jusqu'à sa place. Les singes poilus continuaient de lancer leurs torches et de les rattraper.

Un grognement déchira la nuit. Un hurlement lui répondit.

Courant dans l'ombre, loin des torches, l'ours brun se balança, le loup maigre et affamé posa une patte sur le rebord de la piste. D'un coup de rein il sauta dessus. Les singes roux et gris lançaient leurs torches l'un vers l'autre, par-dessus le sable, et les rattrapaient.

Sur leurs tabourets les animaux tournaient doucement.

Leurs yeux brillaient dans l'obscurité. Ils observaient leur public. Personne ne bougeait. Pas même les enfants qui aiment tant remuer en tous sens. Sur son siège Alice tenait Samuel et Pauline par le bras. Les fauves tournaient inlassablement sur eux-mêmes.

Alors les singes poilus s'arrêtèrent. Les torches retombèrent dans leurs pattes. Ils les élevèrent très haut. Pour éclairer le trapèze. Comme deux chandeliers. Un claquement de fouet annonça l'arrivée du dompteur. Un sifflement tomba du sommet du chapiteau. Au centre de la piste une silhouette se dressa. Le cercle qui figurait la lune brilla davantage. On vit l'homme à la peau de léopard. On vit son fouet. Les fauves se mirent à son approche en équilibre sur leurs pattes arrières. Le fouet pointa vers le ciel. On suivit du regard la direction qu'il indiquait. On aperçut une tentacule immense. Le serpent. Les regards de tous les parents, de tous les enfants s'accrochèrent au trapèze. Et les yeux déjà habitués à l'obscurité plongèrent dans une lumière tournoyante. Deux boules rouge et or, verte et bleue, de toutes les couleurs, tournaient, tournaient, tournaient...

Samuel et Pauline se sentirent brusquement tirés par le coude.

- « ... pas regarder. ... »

Ensemble ils se tournèrent vers Alice. Elle avait fermé les yeux. Samuel fit pareil. Il posa sa main sur ceux de Pauline qui répétait pour elle-même la phrase magique : pas regarder, pas regarder...



Chapitre 11 La métamorphose

Le serpent hypnotisait les spectateurs. Ses yeux, pareils à des tourbillons qui prennent les navires et les font s'abîmer dans la haute mer, entraînaient parents et enfants dans une chute sans fin. Nul ne bougeait de son siège. Mais tous tombaient dans un gouffre énorme. Et dans leur chute, ils perdaient tout ce qu'ils avaient. Tout ce qu'ils avaient appris. Leur montre. Leurs chaussures. Leurs vêtements. Leurs souvenirs ... A certains poussaient de longs poils. A d'autres des crinières. A d'autres des sabots. A d'autres écailles. A d'autres des plumes ...

Samuel et Pauline sentirent qu'Alice les tirait par le bras.

Sans ouvrir les yeux ils se laissèrent glisser sous leur siège et s'allongèrent sous le banc. Alice s'approcha de Pauline et lui dit, le plus doucement possible:

- « ... pas regarder ... »

Pauline posa ses mains sur ses yeux en répétant tout bas la phrase magique. Un instant plus tard elle était endormie.

Alice se glissa jusqu'à l'oreille de Samuel et lui dit de regarder ce qui se passait, sans bouger, sans faire aucun bruit.

Ce que Samuel découvrit d'abord ce fut le visage de sa soeur. Ses nattes autour de sa tête. Ses yeux agrandis. Samuel cligna des paupières. Elle lui montra ce qu'il y avait au-dessus d'eux. Assis de part et d'autre, il y avait des pattes ! Des pattes griffues. Des pattes velues. Des pattes emplumées. Et dans le prolongement de ces pattes, il y avait des animaux. Des animaux de toutes les espèces. Des chiens. Des lynx. Des hippopotames. Des lions. Des autruches. Des caïmans. Des hyènes. Des ours blancs ... et beaucoup d'autres encore.

Les parents et les enfants avaient disparus. Ils s'étaient changés en bêtes.

Le fouet du dompteur claqua dans l'air. Tous les animaux des gradins sursautèrent, comme s'ils étaient frappés. Une voix s'éleva de la piste.

- « Bienvenue au cirque ! » C'était la voix du dompteur.

- « Nous vous attendions. Vous qui rêviez de bonheurs perdus. Vous qui cherchiez l'oubli sur les écrans ou dans les livres, nous vous attendions pour monter avec vous *le grand cirque de l'homme-serpent*. Avec vous nous ferons le tour des villes et des villages. Le jour viendra, il est proche, où notre terre sera rendue aux animaux. Oui, bientôt, tout vous sera rendu. »

Il fit claquer son fouet.

- « Vous étiez faibles. Vous étiez lents. La plus petite blessure vous faisait pleurer. La moindre fièvre vous tenait au lit. Désormais vous serez forts. Vous serez rapides. Vous serez endurants. »

De nouveau le fouet claqua. Tous sursautèrent, comme s'ils avaient été frappés.

- « Vous m'obéirez. Vous obéirez à mon fouet. A ma voix. » Le fouet dansait toujours. Les animaux se mirent à frapper les gradins de leurs pattes. En cadence. Les griffes s'accrochaient aux planches. Les sabots les faisaient résonner. Le fouet claquait.

Samuel et Alice restaient immobiles sous le banc. Malgré le vacarme Pauline continuait de dormir. Tout à coup le fouet se tût. Les pattes arrêtèrent leur martèlement. Un grand silence se posa sur les têtes. Les animaux se replierent sur eux-mêmes, comme s'ils allaient s'endormir. Ils baissèrent leur tête. Fermèrent les yeux ... Peu à peu ils remontèrent du puits où ils étaient tombés. Du gouffre sans fin ouvert par les yeux du serpent, il ramenèrent leurs idées, leurs vêtements, leur visage.

Le dompteur leur fit promettre de ne se changer en animal qu'une fois la nuit tombée et sans que personne ne puisse les voir. D'une seule voix ils firent la promesse en répétant les mots du dompteur. Ils avaient perdu leur apparence animale. Plus de griffes, ni de plumes, ni de crocs. Ils étaient redevenus des parents, des enfants. La première chose qu'ils virent c'était, comme sur l'affiche, le serpent enroulé sur lui-même,

tenant entre ses anneaux un ballon qui ressemblait à une planète bleue.

Samuel et Alice reprirent leur place sur le banc. On ne les avait pas remarqués. Comme les autres ils regardèrent l'étrange match de basket qui se déroulait sur la piste. Le tigre lançait le ballon. Le passait à l'ours brun. Qui le passait à la panthère noire. Qui d'un coup de patte le faisait passer dans le cercle formé par le serpent. Le guépard moucheté reprenait la balle. La passait au singe roux. Qui l'envoyait de l'autre côté de la piste. Vers le singe gris. Qui tirait à son tour entre les anneaux du serpent. Le dompteur faisait claquer son fouet, mais plus personne ne sursautait.

Tout à coup le loup maigre et affamé saisit le ballon dans sa gueule. Ses crocs déformaient la boule, qui finit par éclater. Il ne restait plus entre les dents du loup maigre et affamé qu'un bout de plastique éventré. La lumière disparut progressivement. Du centre de la piste jaillirent des éclairs de toutes les couleurs. Des feux d'artifices formaient comme des fontaines d'étincelles qui éclairaient les animaux dressés sur leurs pattes de derrière. Le spectacle était fini.



Chapitre 12 Retour au camping

En revenant à la voiture, Samuel avait porté Pauline qui ne s'était pas réveillée. C'était la première fois que son père le laissait porter sa petite soeur après un spectacle. Elle avait beau être petite, elle pesait lourd. Ni leur père ni leur maman ne semblaient s'en apercevoir. Ils étaient sortis du cirque sans dire un mot. Sans non plus regarder si les enfants suivaient. Ils marchaient lentement, les yeux dans le vide. Heureusement la voiture était garée tout près du chapiteau. Samuel installa Pauline sur la banquette arrière. Il aida Alice à boucler sa ceinture. On démarra.

Ni Samuel ni Alice n'avaient pu voir précisément ce qui était arrivé. Ils avaient reconnu des pattes d'animaux. Des pattes qui tambourinaient sur les gradins. L'idée que leurs parents avaient pu être eux aussi changés en bêtes ne leur était pas venue à l'esprit. Il leur fallut un moment pour imaginer cela. Ensemble ils froncèrent les sourcils. Samuel essayait de se rappeler. Alice cherchait dans sa mémoire. Qu'avaient-ils vu à côté d'eux ? A la place qu'occupait leur père, et juste à côté, à celle de leur maman, quelles pattes avaient-ils vues ? Etaient-ce des griffes ou des sabots ? Des plumes, des poils ou des écailles ? Ils ne parvenaient pas à s'en souvenir. Ils ne voulaient plus y croire.

Leur maman se tourna vers eux. Elle avait son vrai visage.

Ses yeux avaient retrouvé leur expression habituelle. Elle passa sa main sur les cheveux de Pauline en souriant. On arrivait au camping. La voiture longea la piscine. Dépassa le hangar. S'arrêta devant la caravane. En coupant le moteur leur père les regarda. Il était, lui aussi, tout à fait normal. C'était même un père de bonne humeur. Pauline ouvrit les yeux. Samuel et Alice se sentaient rassurés. Ils avaient presque oublié. Leurs craintes de tout à l'heure, les images de bêtes fauves, de serpents, de crocodiles ... tout cela s'effaçait comme un mauvais rêve.

On ouvrit les portes de la voiture. La nuit était belle. Le ciel couvert d'étoiles. Une demi lune éclairait la campagne. Leur maman prit les brosses à dents. Donna à chacun la sienne. Elle ouvrit la bouche pour parler.

- « Nous miaou sommes bien silencieux ce soir. »

Samuel et Alice la regardèrent. Le souffle coupé. Les yeux écarquillés. Pris de vertige. Ils avaient l'impression de tomber en arrière. Leur père semblait ne s'être aperçu de rien. Pauline répétait, un doigt devant sa bouche :

- « Chut. Ce soir : chut. »

Toute la famille se rendit aux lavabos pour se laver les dents. Dans une tente à côté des douches on entendait un enfant pleurer:

- « Veux fff pas dormir ! »

- « Si si, répondit une autre voix, tu hihih doit aller au lit.

C'est l'hihihi heure ! »

Samuel n'en croyait pas ses oreilles. Son père parla à son tour:

- « Il faut se ouaf coucher maintenant. C'était une belle soirée. »

Samuel regarda son père pour vérifier qu'il avait de vraies dents humaines. De son côté Alice surveillait sa maman au cas où des moustaches ou des oreilles de chat lui auraient poussé.

Rien n'arriva cette nuit là. La soirée avait été si longue et remplie d'imprévus que tout le monde s'endormit aussitôt. C'est à peine si les enfants entendirent leurs parents leur souhaiter une bonne nuit :

- « Bonne miaou nuit les crapauds. » dit leur maman.

- « Dormez ouaf tranquillement. » ajouta leur père.

Chapitre 13 Visite d'un château

Le lendemain matin on alla visiter un château. Il fallait monter un chemin escarpé avant d'arriver devant une grande porte cloutée. Dans la cour étaient exposés de vieux outils, des cuirasses, des armes du Moyen-Age. Le plus intéressant était un élevage de vers à soie. De drôles de petites bestioles jaunes, pleines de pattes, grimpaiient le long des feuilles de mûrier pour les dévorer. Quand ils étaient devenus gros, ils s'enroulaient comme dans une couverture. Un cocon de soie, qu'il suffisait de tirer par un bout pour que le fil presque invisible se dégage. Samuel écouta les explications concernant l'apparition des papillons. Cachés dans le cocon les vers se changeaient en papillons ... Avant de repartir Samuel demanda à la dame qui conduisait la visite si les papillons pouvaient retrouver leur forme primitive. Elle répondit en riant

- « Non! ça ne marche pas dans l'autre sens. »
- « Alors, poursuivit-il, après il n'y a plus que des papillons ? »

La dame lui expliqua que les papillons se reproduisaient. Il y avait un père et une mère. Celle-ci pondait des oeufs d'où sortirait plus tard de petits vers, qui grossiraient à leur tour, sécrèteraient des cocons, d'où sortiraient de nouveaux papillons ...

Vers - papillons - vers - papillons... Samuel aurait bien voulu que les papillons redeviennent des vers et qu'on en parle plus. Apparemment cela ne se faisait pas.

Sur le chemin du retour on demanda à un vieux monsieur assis sur une chaise au milieu du trottoir, quel chemin il fallait emprunter pour rentrer au camping. A l'aller on s'était un peu perdu sur ces routes si étroites que deux voitures avaient du mal à se croiser. Samuel n'entendit pas ce que disait son père, ni la réponse du vieillard, mais il vit que celui-ci les regardait d'un drôle d'air.

- « Essaie de ne miaou pas te tromper cette fois. » dit sa maman lorsqu'on repartit.
- « Pas de ouaf problème. Il faut prendre par cette ouaf ouaf route et redescendre sur la nationale. » répondit son père.

Samuel n'osait pas regarder par la vitre de la portière. Il devinait le vieux monsieur qui les montrait du doigt. Pauline avait elle aussi fini par remarquer quelque chose. Elle se mit à imiter chien et chat. Samuel voulut la faire taire avant que leurs parents ne l'entendent. Mais sans se retourner leur maman demanda:

- « Tu joues au miaou chien maintenant? »
- « Au ouaf chat tu veux dire ! » rectifia leur père.

La discussion s'arrêta. Chacun restait dans ses pensées.

Le déjeuner fut exceptionnellement calme. Les trois enfants ne se parlaient pas. Pauline jouait à répéter les cris de ses parents. Alice s'accrochait au bras de son père ou à celui de sa maman. Elle paraissait très heureuse. Samuel quant à lui avait honte. Il revoyait l'image de celui qui les avait montré du doigt et se moquait d'eux ! Samuel le détestait. Il en voulait aussi à ses parents d'être devenus ridicules. Il était très malheureux. Quand sa maman lui demanda en miaulant ce qu'il avait, il ne répondit pas. Son père ne lui posa pas de question. De toute façon il ne s'apercevait jamais de rien! Il avait repris son livre.

L'après-midi se passa à la rivière. Samuel nageait le plus loin possible. Pour ne pas les entendre. Pour ne plus les voir. Quand on rentra à la caravane il s'en alla jouer aux balançoires. Comme il était l'aîné, les parents le laissaient faire.

Il ne rentra pas pour dîner. Un peu avant l'heure il avait crié qu'il était invité dans la tente à côté, chez un ami qu'il s'était fait : Maxime. Son père jouait à la balle avec Alice. Il ne dit rien. Sa maman se reposait devant la caravane. Elle lui fit signe d'y aller. Pauline était assise à côté d'elle. La tête posée sur ses jambes.

Chapitre 14 Maxime

Samuel avait rencontré Maxime aux jeux. Un petit garçon brun, plutôt amusant. Un peu à l'écart des autres enfants il observait une mante religieuse posée en équilibre sur

une fleur de lavande. Il avait tout de suite raconté à Samuel que cet insecte aux pattes recourbées comme deux pinces était une femelle, et qu'elle avait la particularité de dévorer son mari !

- « Je ne l'ai jamais vu, mais c'est écrit dans les livres sur les insectes. »

Samuel lui avait expliqué que lui n'avait pas de livre sur les insectes. Qu'il ne pouvait pas savoir. Puis ils avaient parlé d'un grand livre sur les mammifères qu'il y avait chez Samuel. Avec des images de girafes, de zèbres et d'éléphants. Samuel imitait leurs cris. Il était content de pouvoir parler de vrais animaux. D'oublier un peu tout ce qui lui arrivait. Il disait qu'il aimerait être chasseur. Parcourir l'Afrique. Maxime préférerait prendre des photos ou faire des films,

- « Parce que les tuer, disait-il, ça ne sert à rien. Après il n'y en a plus. Il vaut mieux en faire des images et les laisser vivre. »

- « Oui, disait Samuel, mais on peut prendre un fusil à seringue. Pour les endormir. Comme ça on les ramène dans les zoos. »

Ils ont continué à parler. Savoir si les animaux étaient malheureux dans des cages. Comment on les nourrissait. Et pour nettoyer les cages, s'il fallait de grandes fourches ou des râteaux. Le médecin qui les soignait. Maxime l'appelait un « véto ». Mais de son vrai nom c'était un vétérinaire... Ils parlaient à n'en plus finir. La maman de Maxime était venue l'appeler à dîner. Elle avait une voix douce. Samuel l'a bien écoutée. Elle parlait normalement, elle. Maxime avait demandé à rester avec Samuel pour le dîner.

Le père de Maxime racontait tout un tas d'histoire.

- « Je suis allé en montagne. Tout en haut d'une montagne.

Il n'y avait que de la neige et des cailloux. Devinez ce que j'ai trouvé? »

Les enfants répondaient : des fleurs, des diamants, une bouteille ...

- « Non, non, non. Pas de fleur. Rien ne pousse là-haut. Pas de diamant non plus, on n'en trouve. qu'en creusant très profondément sous terre, là où la pression est si forte qu'elle change le carbone en cristaux brillants. Pas de bouteille, elle roulerait sur la pente et s'écraserait tout en bas. Non. J'ai trouvé... une araignée! »

Il s'arrêtait pour regarder la tête que faisaient les enfants.

- « Oui. Une petite araignée. Mais c'est formidable. Pensez!

Comment une araignée peut-elle se retrouver au sommet d'une montagne? Toute seule? De quoi vit-elle ? Que peut-elle trouver à manger ? Il n'y a rien. Pas de mouches. Ni de moucherons. Pas de moustiques. Pas même un brin d'herbe. Rien. Pourtant elle était là. Bien vivante. A plus de trois mille mètres de hauteur. »

Samuel s'envolait en pensée à trois mille mètres de hauteur.

Il imaginait une araignée solitaire. Il avait même demandé au père de Maxime s'il n'avait pas vu à côté de l'araignée une petite luge. Maxime était plié de rire. Son père aussi.

Chapitre 15 Chien et chat

Le soleil était couché. La nuit tombait. La maman de Maxime dit à Samuel que ses parents devaient l'attendre.

- « Ils vont s'inquiéter. », avait-elle ajouté.

Samuel était parti. En marchant il se disait que les filles avaient dû dîner elles aussi. Sans histoire de montagne. Sans rires. Elles s'étaient peut-être disputées pour un yaourt, pour un bout de gâteau. Leur père leur avait aboyé de rester en silence. Leur maman avait miaulé qu'elles se tiennent tranquille. Plus il avançait plus il craignait de les retrouver. Il était bien certain que ni son père ni sa maman ne s'inquiétaient de lui! Il était bien le seul à se faire du souci. Il pensa s'enfuir. Mais il y avait Alice et Pauline. Il ne pouvait pas les laisser toutes seules maintenant.

Le plus lentement possible Samuel était rentré. En passant devant le hangar il avait jeté un coup d'oeil. Sans s'arrêter. Rien ne bougeait. Il était allé aux toilettes. Sans se presser. Il avait bu au robinet. Il lui restait le petit chemin à monter. Heureusement un petit groupe d'adultes jouait aux boules. Cela lui donna le prétexte de traîner encore un peu. Aucun d'eux ne parlait. Samuel chercha à se rappeler s'il ne les avait pas remarqués hier soir au cirque. C'était étrange ce silence. Alors Samuel s'était décidé à rejoindre le campement.

Les filles n'étaient pas couchées. Alice jouait à la balle avec un chien aux oreilles pendantes. Pauline était assise sur un des fauteuils de plastique blanc : un chat bleu ardoise ronronnait sur ses genoux.

Cela s'était passé très simplement, pendant que Samuel dînait avec Maxime. Alice avait continué de jouer avec son père. Petit à petit il s'était mis à quatre pattes. Il avait ramené la balle en la tenant entre ses dents. Ses bras s'étaient couverts de poils. Ses vêtements avaient disparu. Deux cercles de poils noirs avaient remplacé ses lunettes. Il était devenu ce chien aux oreilles pendantes.

Pauline était restée la tête posée sur la jambe de sa maman.

Elle avait fermé les yeux pour se reposer. Elle avait senti la jambe se changer en une boule de poils qui faisait entendre un drôle de ronflement. Pauline s'était levée. Elle avait sorti un fauteuil de plastique blanc du auvent. Le chat bleu ardoise était venu sur ses genoux.

Les filles semblaient contentes. Quand Samuel arriva près d'elles, le chien aux oreilles pendantes sauta sur lui, les pattes de devant posées sur son ventre. Il lui lécha le visage, comme le font tous les chiens. Le chat glissa des genoux de Pauline. S'étira en faisant le gros dos. Et se frotta en ronronnant contre les jambes de Samuel, comme font tous les chats. Samuel tomba le derrière par terre. De chaque côté de son visage le chien aux oreilles pendantes et le chat bleu ardoise lui faisaient tête. Sans réfléchir il se mit à les caresser. Il répétait en riant:

- « Doucement ! doucement ! ».

Il riait. Riait. Parce qu'il voyait bien que le chien aux oreilles pendantes et le chat bleu ardoise l'aimaient très fort. Mais ses yeux étaient remplis de larmes. Car il avait l'impression d'avoir perdu ses parents et qu'il ne savait pas ce qu'il allait devenir. Comment ses soeurs et lui pourraient-ils rentrer à la maison ? Qui ferait les courses ? La cuisine? ... Qui les emmènerait à la rivière?

Après avoir souhaité la bienvenue à Samuel, le chien aux oreilles pendantes repartit jouer avec Alice. Le chat bleu ardoise retourna sur les genoux de Pauline pour se faire caresser.

Chapitre 16 Le dictionnaire

Pour son anniversaire Samuel avait eu un dictionnaire. Par chance il avait pensé à l'emmener en vacances. Il chercha au mot chien pour savoir de quelle espèce était ce chien aux oreilles pendantes. A côté de la définition du mot « chien » deux phrases étaient écrites en italique. Deux proverbes:

Chien qui aboie ne mord pas.

Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Samuel écouta un moment le chien aux oreilles pendantes. Il n'aboyait pas beaucoup. Comme ses oreilles n'étaient ni l'une ni l'autre déchirée, il pensa qu'il ne devait pas être hargneux. Samuel aurait bien voulu voir écrit noir sur blanc que seuls les chiens hargneux mordaient, mais le dictionnaire ne donnait pas cette précision. Sur l'autre page étaient alignées des images d'un très grand nombre de chiens. En regardant bien Samuel finit par trouver celui qui ressemblait le plus à ce qu'il avait sous les yeux. Cela s'appelait un « griffon ». Il tourna plusieurs pages pour trouver ce mot. Il était placé entre « griffeur » (celui ou celle qui griffe: Alice par exemple) et « griffonnage » (une sorte de barbouilli-barbouilla comme en font Alice et Pauline quand elle dessinent) - pas étonnant qu'elles s'entendent si bien avec ce « griffon », ces filles « griffeuses » et « griffonnantes » ! Samuel lut ce qu'il y avait écrit. Et là, surprise ! au lieu de parler de chien le dictionnaire donnait les définitions suivantes

Nom vulgaire du vautour fauve.

Animal fabuleux. On le représente avec un corps de lion, une tête et des ailes d'aigle.

Il fallut que Samuel tourne la page pour trouver la troisième définition:

Chien de chasse à poil long et rude.

C'était un peu court. Samuel aurait voulu savoir comment il vivait, ses qualités, ses défauts... Au lieu de cela on lui parlait de « vautour fauve », de « lion ailé » ! Il n'eut pas le courage d'aller voir au mot chat. Si c'était pour apprendre qu'il s'agissait d'un chat-requin volant ou d'un autre monstre... ! mieux valait refermer le dictionnaire. D'ailleurs il avait déjà vu des chats bleu ardoise, avec une tête un peu carrée. On les appelle des « chartreux ».

Chapitre 17 Samuel se retrouve tout seul

La nuit était avancée. Des papillons de nuit voletaient autour des ampoules pendues sous le auvent. Sur le tapis de sol une foule de petites bêtes se pressait à l'affût du moindre bout de pain ou d'un grain de sucre tombé de la table.

Sans raison apparente le chien aux oreilles pendantes et le chat bleu ardoise dressèrent les oreilles. Tous les deux en même temps. Ils semblaient aux aguets. Samuel croisa le regard d'Alice. Ils n'entendaient rien. Ils ne voyaient personne arriver. Sans qu'ils comprennent pourquoi le chien aux oreilles pendantes et le chat bleu ardoise bondirent ensemble sur leurs pattes et filèrent à toute allure. Tous les deux dans la même direction. Ils dépassèrent la voiture. Montèrent jusqu'au sommet de la butte. Suivirent le chemin qui menait au hangar. Alice appela son compagnon de jeu. Elle tendait la balle à bout de bras. Mais le chien aux oreilles pendantes avait disparu. Pauline avait encore la main suspendue en l'air, comme pour caresser encore la fourrure ronronnante. Le chat bleu ardoise avait disparu lui aussi. Les enfants se retrouvaient seuls.

L'heure de se coucher était largement dépassée. Il n'y avait plus personne pour le

leur rappeler. Alors les filles semblèrent se rendre compte de ce qui se passait. Elles cessèrent de rire et de sourire. Leurs yeux se troublèrent. Et Samuel se retrouva tout seul. Quand il était triste, plus triste qu'il ne l'avait jamais été parce qu'il se sentait abandonné, les filles, elles, s'amusaient tranquillement. Maintenant qu'il avait pris sur lui pour chercher une solution et reprendre courage, c'étaient elles qui pleuraient.

Samuel tenait encore son dictionnaire à la main. Parce qu'il tenait ce livre, parce que ses soeurs pleuraient, parce qu'il était tard et parce qu'ils étaient seuls, Samuel se mit à parler comme son père. Il leur commanda d'aller au lit. De se brosser les dents (il alla lui-même chercher les brosses à dents et le dentifrice). D'aller faire pipi (il resta avec elles, appuyé à la porte des toilettes). Il les embrassa. Releva la couverture. Eteint la lumière. Leur dit de dormir. Et ferma la porte de la caravane.

- « Je ne veux plus rien entendre. » C'était la formule habituelle. Juste après: - « Dormez tranquillement. »

Samuel les avait prononcées comme l'aurait fait son père.

Une fois la porte refermée il s'était assis sur un fauteuil de plastique blanc. Droit comme un « i ». Les deux bras posés sur les accoudoirs. La tête relevée, pour se grandir. Pour être là. Pour montrer aux passants que la caravane n'était pas déserte. Qu'il y avait quelqu'un qui veillait sur le sommeil des enfants. Un papillon de nuit se colla contre sa joue. Les larmes qui coulaient de ses yeux l'avaient pris au piège. Avant d'avoir compris ce qui arrivait Samuel écrasa sa main contre l'insecte. Les bouts d'ailes lui collaient aux doigts. Il s'essuya sur un bout de papier et se leva. Il partit dans la direction du hangar.

Le hangar était faiblement éclairé. A quelques mètres on entendait une sorte de rumeur. Ils ne se méfiaient plus. Ils étaient devenus sûrs d'eux depuis la représentation de la veille. Samuel se demanda comment ils faisaient pour tenir tous ensemble dans ce hangar. L'entrée avait été bouchée par une grande bâche. Un peu de lumière sortait par en haut et par différents trous du vieux mur. Samuel ne chercha pas à regarder ce qui se passait. Il devinait que le dompteur faisait claquer son fouet et que tous les animaux, les yeux rivés sur ceux du serpent, écoutaient en sursautant les ordres qu'il donnait. Comme au cirque. Il passa sans s'arrêter. Il voulait parler à quelqu'un. Lui raconter leur histoire. Chercher ensemble ce qu'il devait faire.

Chapitre 18 Plan de bataille

Les parents de Maxime dormaient dans une grande tente. Juste à côté Maxime avait la sienne. Une petite tente ronde. Juste assez grande pour recevoir un lit de camp et quelques jeux. Sans faire de bruit Samuel ouvrit la fermeture éclaire et réveilla Maxime.

Samuel conduisit Maxime de l'autre côté du hangar, là où Alice avait fait diversion l'autre fois en tapant contre le vieux mur. En approchant son oeil du trou, on pouvait apercevoir les animaux dressés sur leurs pattes arrière et, par moment, le bras du dompteur qui faisait claquer son fouet. Maxime ne parvenait pas à détacher son regard de ce qu'il voyait. C'était tellement extraordinaire ! Samuel l'avait prévenu de ne pas chercher à voir le serpent qui était toujours perché en hauteur. En même temps ils entendaient tout ce qui se disait. Les mêmes phrases prononcées par le dompteur:

- « Vous m'obéirez. Vous obéirez à mon fouet. A ma voix !»

Le claquement du fouet soulignait tout ce qu'il disait. Les animaux martelaient le sol en suivant les mouvements du fouet.

En s'écartant du mur Maxime dit tout bas : - « Il suffirait de prendre son fouet. »

Samuel pensait surtout au serpent

- « Il faudrait lui prendre ses yeux. », murmura-t-il.

Les deux garçons retournèrent à la tente de Maxime. Ils parlèrent de ce qu'ils

avaient vu. Ils n'avaient plus sommeil. Samuel confia à son nouvel ami ce qu'étaient devenus ses parents. Maxime essaya d'imaginer en quel animal se serait changé son père s'il avait assisté à la séance de cirque. C'est alors que Samuel se rappela des histoires que lui racontait sa maman lorsqu'il était à la maison. Souvent elle lui disait qu'elle aurait aimé être un chat, pour se promener sur les toits, et parce que les chats n'en font qu'à leur tête. Une fois il avait demandé si son père aussi serait un chat. Elle lui avait répondu qu'elle ne le voyait pas en chat.

- « Plutôt en chien, avait-elle ajouté, en chien de chasse pour être le plus souvent possible en forêt. Ton père aurait voulu que nous ayons une maison en forêt. »

C'est elle qui n'avait pas voulu. Elle voulait rester en ville.

Sans doute à cause des toits.

- « Tu crois qu'ils se sont transformés en l'animal qu'ils auraient voulu être? », demanda Maxime.

Samuel ne répondit pas. Il avait une idée. Une idée qui le faisait trembler de la tête aux pieds. Mais une idée. Presque un plan de bataille.

- « Tu as raison, dit-il, le problème c'est le fouet. Sans le fouet les animaux n'obéiront plus au dompteur. »

Maxime proposa de retourner au hangar. D'attendre qu'ils sortent. Et de suivre le dompteur jusqu'à sa tente. Ensuite il n'y aurait qu'à attendre qu'il s'absente pour aller faire des courses. On lui volerait son fouet. Samuel acquiesça. C'était d'accord.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps. A peine s'étaient-ils postés derrière le hangar, les animaux commencèrent à refluer vers la sortie. Le dompteur resta le dernier. Il remit le tracteur et la herse en place, pour boucher l'entrée. Enfin il sortit. Les enfants le suivirent jusqu'au sommet du camping, là où se trouvait l'arbre d'Alice. Ils le virent agripper une branche en se mettant sur la pointe des pieds. Une échelle de corde glissa le long du tronc. Il monta en regardant de tous côtés si personne ne pouvait le voir. Samuel et Maxime s'étaient plaqués contre le sol. Ils attendirent plusieurs minutes avant de repartir en rampant.

Il ne restait plus qu'à aller se coucher. Demain, avec un peu de chance, Samuel et Maxime pourraient grimper au sommet de l'arbre et découvrir la cachette du dompteur. Ils étaient tout excités à l'idée de cette aventure. Mais Samuel savait au fond de lui qu'il ne suffirait pas de voler le fouet pour retrouver ses parents. Il souhaita une bonne nuit à Maxime et retourna à la caravane. Le chien aux oreilles pendantes était couché sous le auvent. Près de lui dormait le chat bleu ardoise. Samuel les fit entrer dans la caravane. Puis il se coucha.

Chapitre 19 Dans l'arbre du serpent

Au matin il n'y avait plus ni chien ni chat. Alice et Pauline retrouvèrent leurs parents en riant très fort. Samuel eut bien du mal à se réveiller. Il avait trop peu dormi. Ce jour là il plut à verse.

En sortant du lit Samuel vit passer la voiture du dompteur. Il conduisait. Il emmenait trois passagers avec lui. Sans doute le serpent était-il du nombre. Sous la pluie personne ne songerait à les voir grimper dans l'arbre. Sans prendre le temps de déjeuner Samuel courut réveiller Maxime. Ils perdirent une bonne demi-heure parce que la maman de Maxime voulait absolument qu'il avale quelque chose. Elle ne comprenait pas que les enfants aient envie d'aller sous la pluie, mais elle les laissa faire. C'était les vacances!

Samuel avait attaché ensemble plusieurs tendeurs qui traînaient dans le coffre de la voiture. On s'en servait pour attacher les valises sur le toit quand il y avait trop de bagages. Il leur fallait bien cela pour arriver à ployer la branche que le dompteur lui-

même parvenait à peine à atteindre. L'échelle de corde tomba. Il pleuvait toujours. Aucun campeur ne sortait de sa tente. Le premier à monter ce fut Maxime. Il avait fait de l'escalade dans son école. Il disparut bientôt dans les branchages. A son tour Samuel posa le pied sur les barreaux de l'échelle. Lui n'avait jamais grimpé à une échelle de corde. C'était bien moins facile qu'il n'y paraissait. Dès qu'on s'appuyait dessus elle se dérobait. En montant elle se mettait à tourner. Il n'était rendu qu'au sixième échelon lorsqu'il aperçut au bas du chemin les phares d'une voiture. Il cria à Maxime de redescendre. Lui-même sauta, s'étalant dans une flaue boueuse. La voiture passait le virage. Maxime n'avait plus le temps de descendre. Il remonta l'échelle de corde. La voiture arrivait. Samuel se jeta de côté, derrière l'arbre, et s'enfuit parmi les tentes.

La voiture s'arrêta sous l'arbre. Le dompteur éteint les phares. Coupa le contact. Il était revenu seul. Il regarda de tous côtés. Puis agrippa l'échelle de corde.

Samuel attendit une heure. Deux heures. Rien ne bougeait.

Le dompteur ne redescendait pas.

A midi il y eut une éclaircie. Samuel dut retourner à la caravane. Il passa rapidement voir les parents de Maxime pour leur dire qu'il déjeunerait avec lui. Le père de Maxime trouva bizarre que Maxime ne soit pas venu lui-même les prévenir, mais Samuel avait pensé à tout. Il raconta que Maxime avait perdu une chaussure dans la boue et qu'on l'avait mise à sécher avec ses chaussettes (sur le coup il se demanda si Maxime avait vraiment des chaussettes, mais les parents n'eurent pas l'air de relever ce détail). Il revint en courant. Comme il y avait un petit coin de ciel bleu on déjeuna dehors. Samuel pouvait voir de son siège la cime de l'arbre où se trouvaient le dompteur et Maxime. Il ne mangea presque rien. Ses parents, l'esprit perdu dans leurs pensées, ne s'en aperçurent pas.

En début d'après-midi le dompteur quitta son arbre. Il s'était remis à pleuvoir. Le temps que Samuel arrive, Maxime était descendu. Il serrait dans ses mains le long fouet. Sans attendre il coururent se réfugier dans la tente de Maxime.

- « Alors ? » demanda Samuel.

- « Il s'est construit une vraie cabane, entre les branches maîtresses de l'arbre. » répondit Maxime.

Samuel lui tendit un sandwich et un morceau de gâteau, qu'il avait préparés en pensant que son ami devait mourir de faim. Maxime ne se fit pas prier. Entre deux bouchées il raconta ce qu'il avait vu et entendu.

- « J'ai remonté l'échelle de corde juste à temps. Il y avait au-dessus de la cabane encore plusieurs branches assez grosses. Je m'y suis accroché. Ensuite ça n'en finissait pas. Il a déjeuné ... Une bonne idée ton sandwich! »

Il l'acheva d'une énorme bouchée et dut interrompre son récit le temps de mâcher tout ça.

- « Parfois il se parlait tout seul. Il faisait comme s'ils étaient deux. Je suis bien sûr qu'il n'y avait personne, sinon on m'aurait vu monter. Et puis, après qu'il soit reparti, j'ai tout visité. Il disait que c'était dans la poche. Qu'ils allaient tout commander. Il disait quelque chose comme : "ils feront exactement ce que nous leur diront de faire!", et se mettait à rire. Tu sais, je crois qu'il parlait à ça... »

Maxime montrait le fouet du doigt. Il avait sur le visage une drôle d'expression, comme si le fouet lui faisait peur ... Comme si il aurait bien voulu le faire claquer ... Il regarda Samuel et poursuivit :

- « J'ai attendu. Attendu. Il s'est remis à pleuvoir. Heureusement, remarque, sinon il serait sans doute resté là-haut ! C'est ta maman qui a fait le gâteau? »

Samuel fit signe que non.

- « Finalement il est reparti. Dès que j'ai eu entendu la voiture je suis entré dans la cabane. Il y a un tapis par terre ! Un vrai tapis comme dans les maisons. Et de gros coussins qui lui servent de siège. Il dort dans un hamac. Je n'ai pas vu de lit. Le fouet était posé dedans. Il se balançait encore. Sur le coup j'ai cru que le fouet était vivant.

Peut-être un serpent. J'ai eu peur! Et failli redescendre en le laissant! Mais ce n'était qu'un fouet. Je me suis approché, je l'ai pris. Et me voici. »

Maxime termina sa part de gâteau. Il ajouta devant la mine de Samuel:

- « Tu n'as pas l'air content. On s'en est pourtant bien sorti. »

- « Si, si, dit Samuel. Je suis pressé d'arriver à ce soir. »



Chapitre 20 Avant la bataille

Ils décidèrent d'aller ensemble à la rivière avec les parents de Samuel. Maxime était curieux de les entendre parler. Il n'osa pas le dire à Samuel : il voyait bien que cela le gênait et qu'il ne voulait pas en parler. Avant de partir ils cachèrent le fouet sous le tapis de la tente. ainsi même si quelqu'un y rentrait il ne pourrait pas le voir.

Maxime savait plonger. Il avait pris des cours à la piscine. Il ne se contentait pas de sauter les pieds les premiers. Il pouvait vraiment plonger. Les bras tendus, la tête en avant, le corps bien droit, comme une flèche. Samuel connaissait des endroits où il y avait des trous d'eau assez profonds, surmontés de rochers haut perchés. Certains surplombaient de plus de deux mètres la surface de l'eau. Samuel enviait son ami de pouvoir s'élancer dans le vide avant de disparaître dans la rivière. Lui n'osait pas sauter de si haut. Pourtant il se sentait des ailes. Au lieu d'aller nager ailleurs ou de choisir d'autres plongeoirs moins élevés, il restait là, imaginant qu'il s'envolait. Il suivait Maxime des yeux le temps qu'il était en l'air, puis il fermait les paupières et se voyait à la place de son ami, effleurer l'eau et remonter. Faire un vol plané. Dessiner un cercle dans les airs et se poser sur le rocher dont il était parti. Il rouvrait les yeux et se

retrouvait là-haut. Comme s'il avait volé.

Maxime eut beau lui demander ce qu'il comptait faire le soir, Samuel ne répondit pas. Il savait seulement qu'il fallait y aller assez tôt, et que Maxime devait amener le fouet. Ils décidèrent de manger chacun de son côté et de se retrouver juste après le dîner derrière le hangar.

Dès qu'on fut rentré les filles reprurent leurs jeux de la veille. Alice avec sa balle. Pauline allongée contre sa maman. Samuel commençait à éprouver d'autres sentiments à l'égard de ses parents. Il devenait curieux. Il surveillait le moment où ceux-ci se transformeraient. Il ne les regardait plus de la même façon depuis qu'il avait son plan en tête. Il savait que cette nuit il parviendrait à les libérer... ou bien se ferait prendre lui aussi.

Le spectacle valait la peine d'être vu! Au fur et à mesure que le soleil descendait à l'horizon, son père perdait sa silhouette habituelle. Ses mains se rapprochaient du sol quand il courait. Lui qui d'ordinaire aimait si peu courir, bondissait après la balle que lançait Alice, de plus en plus vite, de plus en plus joyeusement.

Samuel regardait aussi sa maman qui se recroquevillait sous la tête de Pauline. Ses jambes se couvraient de poils bleu ardoise. Samuel retrouva l'envie de rire. Ils étaient loin les livres de son père! Samuel était sûr que s'il lui en avait lancé un, il l'aurait ramené en le mordillant ! Et sa maman qui aimait si peu les poils (comme toutes les filles apparemment) : elle en était couverte !

Le plus étrange c'était la facilité avec laquelle Alice et Pauline acceptaient ces transformations. On aurait dit qu'elles ne s'en apercevaient même pas ! Dès que le soleil eut disparu Pauline reprit sa place sur le fauteuil de plastique blanc. Elle était visiblement très heureuse de câliner sa maman (ou plutôt le chat bleu ardoise qui l'avait remplacée). Quant à Alice, elle s'accrochait à son chien aux oreilles pendantes qui la débarbouillait à coups de langue. Samuel se rappela qu'elle avait toujours eu peur des chiens. Elle commençait par les appeler pour les caresser, mais dès que l'un d'entre eux approchait elle se mettait à hurler. Celui-là ne lui faisait pas peur!

La voiture du dompteur revint. Samuel sentit son cœur battre plus fort. Il rentra sous le auvent. Il espérait que rien ne viendrait déjouer son plan. La nuit était suffisante pour que le dompteur grimpe dans sa cachette. Il allait découvrir que son fouet avait disparu...

Moins de cinq minutes plus tard le dompteur reprit sa voiture et quitta le camping. Il avait passé sa tenue de léopard, sans avoir pris le temps de l'agrafer. Elle pendouillait le long de ses jambes. Le torse nu, l'air hagard, il tournait la tête de droite et de gauche. Sa voiture faillit manquer le virage et plonger dans la piscine. Enfin il disparut.

Le visage de Samuel s'éclaira. Il allait pouvoir lancer la bataille. Il ferma les yeux pour retrouver les sentiments qu'il éprouvait perché sur son rocher, au-dessus de la rivière. Ses mains s'agrippèrent aux accoudoirs du fauteuil. Elles lui semblaient plus dures et plus fortes. Il haussa les épaules, écarta les coudes. En ouvrant les yeux son regard plongea droit dans le croissant de lune.

Sans prêter attention aux jeux de ses soeurs il se leva et laissa la caravane.

Chapitre 21 L'oeil du serpent

Le hangar était désert. En quelques mots Samuel expliqua à Maxime ce qu'il devait faire. Ce n'était pas difficile mais il fallait faire vite. Maxime hochâ la tête. Samuel entra le premier dans la remise. Levant la tête il aperçut, comme le premier soir, une ombre qui dormait la tête en bas. Le serpent. Ou plutôt l'homme-serpent. Car il ronflait comme un homme ! Samuel nota que les ronflements semblaient venir des quatre coins du bâtiments. Sans un mot il montra la grande échelle à Maxime. Ils la posèrent contre le

mur du fond. Juste sous une fenêtre condamnée par une bâche noire, tendue pour remplacer la vitre cassée. Samuel grima le plus doucement possible et se cacha sur le rebord de la fenêtre, derrière la toile. Maxime descendit l'échelle. Il n'était pas assez fort pour la ramener seul à l'endroit où ils l'avaient trouvée. Il se contenta de la coucher par terre. Là-haut, l'homme-serpent continuait de ronfler.

Maxime traversa le hangar jusqu'au tracteur. De vieilles planches étaient entassées. Il se dissimula entre la herse et les planches. Sortant le fouet de dessous ses vêtements (il avait pris la précaution de mettre un pantalon pour le cacher contre sa jambe) et s'étant assuré que nul ne pourrait le voir, il se mit à faire claquer le fouet. Régulièrement, comme il l'avait entendu faire par le dompteur.

De tous les côtés des animaux arrivèrent. Il en surgissait de partout. Des tentes. Des fourrés. Sans bruit ils se dirigeaient vers leur lieu de rendez-vous.

Les ronflements avaient cessé au premier claquement. Une voix sifflante avait protesté :

- « Qu'est-sss-ce qui te prends? Tu pourrais sss prévenir! »

Maxime n'avait évidemment pas répondu. Il continuait de faire claquer le fouet. Du haut de sa fenêtre Samuel pouvait tout observer. Comme prévu le claquement du fouet se répercutait dans tout le bâtiment. On ne pouvait deviner d'où il partait.

En quelques minutes le hangar fut envahi par les animaux.

Sur le trapèze le serpent avait commencé à faire naître de ses yeux des tourbillons. Il hypnotisait les arrivants les uns après les autres. Les animaux sursautaient à chaque coup de fouet. Ils n'avaient pas la force de détourner leur regard pour chercher où se trouvait le dompteur. Le serpent s'étonnait de ne pas voir le dompteur. Mais il ne pouvait pas quitter sa place. Tous le fixaient. Il devait rester sur son trapèze pour les retenir sous son charme. Samuel sentit qu'il était temps d'agir.

Il resta un moment replié sur lui-même. Il avait besoin d'être sûr. La dernière pensée qui lui vint fut à propos d'Alice et de Pauline. Elles devaient être seules maintenant. En train de pleurer parce que le chien aux oreilles pendantes et le chat bleu ardoise les avaient quittées. Samuel eut peur qu'elles ne fassent irruption ici, ou qu'il leur arrive malheur. S'il échouait? Que deviendraient-elles? D'un coup de tête il chassa ses idées. Il se releva. Ecarta la bâche noire. Et fixa droit dans les yeux le serpent.

Il eut l'impression de tomber. De se perdre. De rapetisser. Il sentait aussi ses pieds se durcir et s'accrocher à la pierre. Il sentait son corps changer. Il savait ce qu'il voulait. Ce qu'il avait toujours voulu. Sans regarder ce qu'il était devenu, il se pencha en avant et glissa...

Chapitre 22 L'aigle

Samuel volait. Il volait ! Ses ailes déployées le portaient sur l'air. Il aurait voulu que cela dure toujours. Le fouet claqua une dernière fois. Samuel sursauta comme les autres animaux. Prenant de l'altitude il frôla les poutres. Et son bonheur grandit encore.

Il avait prévenu Maxime :

- « Surtout, dès que tu verras quelque chose arriver, tu arrêtes de faire claquer ton fouet ! Immédiatement ! C'est très important ! »

Maxime avait voulu avoir quelques précisions. Tout ce qu'il avait pu obtenir c'est que cela viendrait de la fenêtre.

Le claquement du fouet s'arrêta. Maxime avait eu l'impression qu'un voile tombait sur la foule. Puis il s'aperçut que c'était un oiseau. Un aigle. Il vit la fenêtre vide. Il pensa que Samuel s'était fait prendre. Il eut encore le temps d'apercevoir l'aigle s'élancer vers le trapèze.

Les animaux cessèrent ensemble de sursauter. Ce fut le silence. Samuel se tendit de

toutes ses forces. Il se laissa tomber les serres en avant. Les yeux du serpent se brouillèrent. Les animaux poussèrent un grand cri. Samuel hurla avec les autres. Il voyait comme les autres une mer de sang se dresser. Et noyer son plus beau rêve. D'un coup d'aile il regagna le sol. Il roula dans la poussière.

Quand Maxime le releva il était redevenu un enfant. Il n'y avait plus d'animaux autour de lui. Parmi tous ceux qui se regardaient sans comprendre ce qu'ils faisaient ici, il distingua son père qui lui faisait signe. Sa maman courut vers la caravane en demandant ce que faisaient les filles.

Tout à coup on aperçut un blessé. Il était allongé dans la poussière. Sous le trapèze. En le retournant on vit qu'il avait les yeux transpercés. On appela un médecin, les pompiers, les gendarmes, une ambulance... A l'hôpital les chirurgiens déclarèrent que les blessures avaient été causées par un oiseau de proie. Les enquêteurs supposèrent que le blessé avait dû se faire attaquer dehors, qu'il s'était réfugié dans le hangar avant de s'évanouir. Les campeurs confirmèrent cette version des faits en déclarant qu'ils avaient été attirés dans la remise par des cris : c'était la seule explication qu'ils pouvaient donner à leur présence dans cet endroit !

Epilogue

Le lendemain matin la maman de Samuel réveilla toute la famille à l'aube. Il fallait tout nettoyer et ranger les affaires. On partait dans la matinée.

Samuel et son père firent les bagages. Samuel avait obtenu de Maxime qu'il lui laisse le fouet. Profitant d'un moment d'inattention de son père, il le glissa sous une valise dans le coffre.

Quand tout fut prêt Samuel courut dire au revoir à Maxime.

Il restait encore quelques jours au camping. Ils échangèrent leurs adresses. Pour s'écrire. Ils parlèrent à mots couverts du dompteur qu'on n'avait pas revu... En se quittant Maxime demanda :

- « Alors il nous transformait en ce qu'on voulait être, ce serpent ? »
- « Et toi, demanda Samuel en guise de réponse, en quoi aurais-tu été changé ? »
- « Je ne sais pas. »

La voiture passa devant la tente de Maxime. Les deux enfants se firent signe. C'était fini. Jusqu'aux prochaines vacances, peut-être.

Samuel resta le nez sur la vitre. Les yeux dans le vague. Sur le trajet du retour Alice parla comme elle ne l'avait jamais fait. On ne l'arrêtait plus. Ses parents n'en revenaient pas des progrès qu'elle avait fait en si peu de temps. Elle ne prononçait plus les mots de travers. Elle faisait des phrases complètes. Pauline aussi avait grandi. Elle essayait de répéter ce qu'elle entendait. Elle jouait plus tranquillement. Sans trop se disputer.

Mais toutes les deux avaient pris une drôle d'habitude.

Voilà ce qu'on pouvait entendre dans la voiture, sur le chemin du retour :

- « Papa, c'est encore ouaf loin la maison? »
- « Encore quoi Alice? »
- « J'ai miaou faim ! »
- « Tu as quoi, Pauline? »
- « Ouaf soif! »
- « Comment Alice? »
- « On est ouaf presque arrivé? »
- « Ou miaou seulement bientôt? »